

TRIPOLI DE GEORGES NASSER, PIONNIER DU CINÉMA LIBANAIS

Hady ZACCAK

Cinéaste
Enseignant-Chercheur à l'IESAV (USJ)

Le cinéaste Hady Zaccak nous invite à partager un album de souvenirs sur le distingué gentleman Georges Nasser, un enfant de Tripoli, une ville dont le patrimoine en salles de cinéma est unique au Liban vu qu'elle contient trente salles de cinéma dont la plupart demeurent encore fermées, attendant l'un ou l'autre historien chercheur. L'auteur nous raconte, avec professionnalisme et objectivité critique, l'aventure du premier long-métrage libanais « Illa Ayn ? » sélectionné au festival de Cannes ainsi que des réalisations principales de Georges Nasser ainsi que sa carrière – NDLR.

J'ai rencontré Georges Nasser pour la première fois en 1995 alors que j'étais étudiant à l'Institut d'Études Scéniques, Audiovisuelles et Cinématographiques (IESAV-USJ). Je préparais alors un documentaire sur les débuts du cinéma libanais¹. Le nom qui figurait en premier sur ma liste était celui du président du syndicat des cinéastes : Georges Nasser. Je découvre alors un gentleman vivant encore à une autre époque. Ses yeux brillaient dès qu'il parlait de cinéma. À ma première visite à son domicile à Beyrouth, je suis tombé sous le charme de sa petite pièce remplie de projecteurs, de bobines de films, de caméras et scénarii... une maison-musée. Toutefois, très vite, mes multiples entrevues avec lui devenaient pour moi une source d'anxiété. Je me trouvais en compagnie du premier libanais à avoir fait des études cinématographiques à Hollywood, le premier libanais dont le film a été sélectionné au festival de Cannes qui avait à son crédit trois longs métrages mais et qui, depuis vingt ans, ne produisait plus de films. Il parlait surtout de son premier

¹ « Rouwwad Loubnaniyyoun fi cinema » (« Des Pionniers Libanais du Cinéma », 1995).

film « *Ila Ayn ?* » ou « *Vers l'inconnu* ». Le sous-titre de mon livre qui retrace l'histoire du cinéma libanais², est un clin d'œil à Georges Nasser et exprime cette angoisse : « Le cinéma libanais, itinéraire d'un cinéma vers l'inconnu ». Au fil des ans, j'ai apprivoisé l'anxiété devenue la productrice de mes films, et j'assistais par ailleurs à la résurrection des films de Nasser. En 2017, j'ai de nouveau enregistré plusieurs entrevues avec lui pour mon nouveau projet de film sur Tripoli. À 90 ans, il était encore ce même gentleman que j'ai rencontré en 1995, avec la même mémoire et le même éclat dans les yeux. Cette année-là, il retournait au festival de Cannes après 60 ans de la sélection de son premier film. Le cinéma lui avait rendu hommage et lui avait permis de vivre jusqu'à la fin. Suite à son décès en 2019, je retourne à mes archives pour retracer l'itinéraire du réalisateur de « *Vers l'inconnu* ».

DE TRIPOLI À LOS ANGELES

Né à Tripoli le 29 Juillet 1927 dans une famille nombreuse, Georges Nasser est le cinquième enfant d'une fratrie qui compte six filles et cinq garçons. Il fréquente une école de religieuses jusqu'à l'âge de 7 ans, puis continue sa scolarité au Collège des Frères. Il est davantage francophone qu'arabophone. Avec ses copains d'école, il se balade en ville et traverse les vastes jardins d'orangers. Parfois, après une longue marche, Georges et ses copains atteignent Mina où ils peuvent admirer la mer. Dès son adolescence, Nasser découvre les films muets au cinéma Perroquet (ou le Théâtre Inja) et regarde 8 films par semaine dont deux le dimanche. Le cinéma est à l'époque le divertissement presque exclusif qui existe dans la capitale du Liban-Nord. Il y a déjà plusieurs salles de cinéma importantes localisées sur la place El-Tell : Empire, Perroquet, Roxy, et enfin l'Opéra. Dans les années 50, on assiste à l'implantation de nouvelles salles parmi lesquelles on pourra citer : Rivoli, Colorado, Métropole, Schéhérazade, le Capitole, Palace... Il existe désormais 30 salles de cinéma à Tripoli réparties entre le centre-ville, les quartiers populaires et Mina.

Nasser est bien chanceux puisque sa famille va s'installer dans un immeuble dans lequel la famille Kerkji, va construire un « multiplexe » avant l'heure puisqu'il comprend trois salles de cinéma : le luxueux cinéma Palace, l'Odéon au sous-sol et le cinéma Romance au dernier étage. On peut dire que l'appartement des Nasser est encerclé de salles

² Hady Zaccak, *Le Cinéma libanais, itinéraire d'un cinéma vers l'inconnu*, Beyrouth, Dar el-Machreq, 1997.

de cinéma sans oublier toutes les autres salles qui sont aux alentours. Il est particulièrement attiré par les films américains, surtout le western, un genre très en vogue. Il admire des stars comme Clark Gable, Gary Cooper et James Stewart. Un jour, il invite sa mère à la reprise de la projection du mythique « Gone With The Wind » et ils ont ainsi l'occasion d'admirer Clark Gable et Vivien Leigh au cinéma Colorado. Il achète des revues de cinéma et lit beaucoup, en particulier des articles sur les films de John Ford et George Stevens.

Alors qu'il est en classe de troisième, son père meurt. Nasser est obligé d'arrêter à ce moment-là l'école et travailler. Il n'abandonnera pas ses études et enchaînera par la suite avec des cours d'architecture. Il suit des études par correspondance pendant deux ans avec l'American School of Chicago. En parallèle, il trouve un emploi à l'IPC (Iraqi Petroleum Company) en tant que « coast accountant ». Suite à la Nakba³ palestinienne de 1948, l'IPC qui possédait des pipelines depuis 1932 (conduisant le pétrole de Kirkuk (Nord de l'Irak) à Tripoli) et une raffinerie déplace sa direction et ses opérations de Haïfa à Tripoli. La ville profite alors de l'arrivée des employés britanniques et palestiniens qui vont contribuer à son développement économique voire culturel. Ayant économisé une somme de trois cent dollars américains, Georges Nasser décide de partir aux États-Unis pour poursuivre ses études d'architecture. Il arrive à Chicago en 1951 puis se rend à Los Angeles où il commence ses études d'architecture à l'UCLA (Université de Californie Los Angeles) mais un jour, il découvre qu'il y a un département de cinéma qui a ouvert ses portes à l'UCLA depuis 1947. C'est alors la grande révélation ! Nasser change de filière et commence à étudier le cinéma.

Il fait des stages dans divers studios et après plusieurs voyages diplômés en main, il retourne au pays natal où il projette de réaliser un long-métrage. À son arrivée au Liban, la société de production Lebanon Pictures lui commande un film publicitaire pour la bière Laziza et accepte, après ce test, de produire son premier film : « Ila Ayn ? ».

« ILA AYN ? » (« VERS L'INCONNU ») : UN FILM FONDATEUR

Ainsi « Ila Ayn ? » est-il produit par *Lebanon Pictures* représentée par son producteur délégué Malek Basbous grâce à un investissement

³ Le terme arabe « nakba » signifie catastrophe. La nakba palestinienne de 1948 fait référence à la spoliation du peuple de Palestine de sa terre suite à la création de l'État d'Israël en 1948 – NDLR.

d'Eleuthère Elefteriadis. Le scénario est écrit par un groupe d'amis crédité dans le générique du film : « le Groupe des Écrivains ». Les dialogues sont rédigés en dialecte libanais par le romancier Youssef Habchi el Achkar et Halim Fares. La question de l'utilisation du dialecte libanais est importante à signaler puisque les réalisateurs libanais qui ont essayé de créer un cinéma libanais dans les années 50 se sont demandés dans quelle langue ils vont tourner leur film alors que le film arabe est exclusivement égyptien. C'est en ce sens que Georges Kahi adopte pour son premier film « Azab el Damir » (« Remords » 1953) l'arabe littéraire croyant qu'il pourra ainsi exporter son film dans le monde arabe afin qu'il soit compris partout. Mais le résultat apparaît aberrant pour un film qui se déroule dans un village libanais ponctué par les chansons folkloriques. Des dialogues en arabe littéraire entre un « Mijana » et un « Ataba » laissent à désirer. Après cet échec, les quelques films qui suivront seront tournés en dialecte libanais. C'est le cas à titre d'exemple de « Zouhour Hamra » (« Fleurs rouges » 1957) de Michel Haroun, sorti un an avant « Ila Ayn ? ». Finalement, pour des besoins dits commerciaux, c'est le dialecte égyptien qui finira par dominer les films tournés au Liban dans les années 60-70 jusqu'au déclenchement de la guerre civile en 1975. Dans ce paysage, « Ila Ayn ? » cherchera à respecter les éléments nécessaires à son identité.

Le Film

Le film raconte l'histoire d'un paysan qui a émigré au Brésil, « terre d'avenir » et qui revient vingt ans après au Liban, aussi pauvre qu'auparavant. Pendant ce temps, sa femme a été obligée de travailler pour subvenir aux besoins de la famille. Son fils aîné Saïd a quitté l'école pour labourer la terre et se marier par la suite tandis que son deuxième fils Farid ne pense qu'à suivre le chemin de son père à la recherche d'un certain « Eldorado ».

L'aventure du tournage

Le tournage commence pendant l'été 1955 avec une caméra Bolex qui est d'habitude utilisée pour les reportages et les documentaires. Mais suite à des problèmes techniques, le tournage est reporté et va se faire avec une caméra Arriflex 35 mm, achetée à Paris.

Des projecteurs Mole-Richardson sont utilisés pour l'éclairage. Un chariot est localement fabriqué pour effectuer les mouvements de caméra (travellings). Parfois, les éléments disponibles sur place sont également utilisés telle une petite grue motorisée dans la scène tournée

dans le port de Beyrouth. L'équipe est formée d'amateurs à l'exception du directeur de la photographie Rodrigue Dahdah et l'assistant-réalisateur Georges Abou Sleiman (diplômé de l'IDHEC, l'Institut des Hautes Etudes Cinématographiques de Paris). Même chose pour les acteurs à l'exception de Chakib Houry (dans le rôle de Farid) qui avait pris des cours de théâtre dans sa ville natale Tripoli, avant d'entamer des études théâtrales à l'Académie Royale des Arts Dramatiques à Londres. À ce moment, Nazha Younès est encore une jeune actrice débutante. Le tournage dure 11 mois. Il faut attendre parfois les dimanches pour que les acteurs et l'équipe soient disponibles ! Le montage est d'abord effectué au Liban puis en France.

Un document sur le Liban des années 50

Alors que le Liban connaît une période de développement, de boom économique et de prospérité avec Camille Chamoun comme président de la république, « Ila Ayn ? » vient donner une image bien plus complexe que la carte postale traditionnelle des années 50.

Le film comprend des éléments d'archives sur le Liban de cette époque. On voit les vastes paysages d'une terre encore vierge où le village préserve son identité loin de l'invasion du béton qui arrivera dans les années à venir. Le film est un document rarissime sur un Liban disparu. C'est un film précieux par le témoignage qu'il porte des coutumes et traditions (qu'offre surtout la scène du mariage) et aussi par l'importance qu'il accorde à la terre. La scène de mariage deviendra d'ailleurs récurrente dans les années 60 dans des films comme « Biya al Khawatem » (« Le vendeur de bagues » 1965) de Youssef Chahine et « Bint el Hares » (« La fille du gardien » 1968) d'Henri Barakat, tous les deux écrits par les frères Rahbani. Chez ces derniers, cette scène est davantage un prétexte pour introduire une nouvelle chanson avec Feyrouz et un tableau folklorique en couleurs alors que chez Nasser, on est davantage face à un documentaire qui filme la célébration et tous ses rituels commençant par les tirs de joie avant de poursuivre par le folklore, la présentation des mets traditionnels, et la dabké. On repère par ailleurs une présence féminine bien marquée dans ce village chrétien. Le noir et blanc donne aussi des aspects de film néoréaliste comme ceux tournés dans le sud de l'Italie. « Ila Ayn ? » est aussi un document rare qui nous permet, grâce à quelques courtes sorties loin du village, de découvrir le Beyrouth d'antan telle la scène filmée dans le port de Beyrouth et celles ayant lieu dans deux agences de voyage (« T. Gargour et Fils » et « Debbas & Sons ») localisées au centre

de la ville que Farid (Chakib Khoury) visite pour mettre au point son voyage au Brésil. Une partie du tournage se déroule également à Tripoli par le biais d'une séquence tournée dans le vieux sérail de Tripoli rasé entre 1969 et 1970. La ville apparaît davantage comme l'antichambre du voyage et du départ tandis que le sentiment d'attachement est centré sur le petit Liban représenté par le village et les terres agricoles. Mais la misère qui ravage ce Liban rural est d'une telle ampleur que l'émigration semble la solution idéale de génération en génération. L'histoire se passe la veille des premières vagues de l'exode rural qui va changer radicalement l'image du Liban tout en concrétisant les désastres d'une économie de marché basée majoritairement sur les services et l'immobilier et qui a oublié la terre et l'agriculture.

Un engagement contre l'obsession du départ

En 1967, dans une entrevue donnée à Samir Nasri, cinéaste et éminent critique égyptien installé au Liban, Georges Nasser précise qu'en 1957, l'émigration battait son plein au Liban avec 1 800 à 2 000 Libanais qui quittaient tous les mois leur pays pour les terres lointaines.

Nasser était allé au Brésil rendant visite à son oncle et avait vu des Libanais qui vivaient dans des conditions lamentables, et leur image était bien différente de celle qui était supposée les représenter dans les posters accrochés par Farid dans « Ila Ayn ? » qui montrent le Brésil comme « pays d'avenir⁴ ». Nasser déclare alors : « Je voulais que mon film soit une sorte d'alerte aux responsables pour trouver une solution au problème de cet exode qui éloignait les Libanais de leur terre. »

Il est intéressant à cet égard de s'arrêter sur une scène qui se déroule dans un café du village où se rencontrent les « chebabs » les « jeunes ». On parle de routine, de chômage et principalement d'un virus qui fait partie des traditions libanaises : la « wasta » le « piston », la nécessité d'avoir des relations privilégiées avec des personnes haut placées pour accéder à un emploi ou à un service. Tous ces éléments incitent Farid à quitter sa terre désormais à ses yeux synonymes de pauvreté mais voilà que son père retourne y rôder comme un fantôme puisque personne ne le reconnaît. Il essaiera de dissuader son fils de partir. Ce retour fait tomber rapidement le film dans le mélodrame d'un père qui veut

⁴ Ghassan Kotteit, *Georges Nasser, le cinéma intérieur*, Beyrouth, Académie libanaise des beaux-arts, 2017, p. 23. Georges Nasser raconte à Ghassan Kotteit les découvertes de son voyage au Brésil : « Avant le début de mes études, mes parents m'ont envoyé chez mon oncle au Brésil. C'est là que j'ai découvert la grande misère des Libanais immigrés. Ils ramassaient les journaux pour revendre le papier au kilo et ils dormaient dans les parcs. Cela m'avait beaucoup marqué. ».

se repentir en sauvant la vie de son fils et en énonçant des discours très critiques contre l'émigration. Ici le film perd de sa subtilité et c'est justement le discours qui l'emporte.

Cannes 1957

En France, Nasser montre son film à des responsables du comité du Festival de Cannes qui le sélectionnent. « Ila Ayn ? » devient alors le premier film libanais sélectionné au Festival de Cannes en 1957. Le jury de ce 10^e festival de Cannes est présidé par l'écrivain André Maurois et comprend de grands noms comme Jean Cocteau, Marcel Pagnol, Michael Powell, Jules Romains et George Stevens. « Ila Ayn ? » est en compétition avec de futurs classiques de l'histoire du cinéma comme « Funny Face » de Stanley Donen, « Le Septième Sceau » d'Ingmar Bergman, « Les Nuits de Cabiria » de Federico Fellini et « Un Condamné à mort s'est échappé » de Robert Bresson. Nasser vient de réaliser un rêve inouï !

La projection de « Ila Ayn ? » a lieu le 7 mai 1957 au palais des festivals, à Cannes. L'envoyé spécial du journal « Le Figaro », Louis Chauvet décrit « Ila Ayn ? » comme « un essai de poésie libanaise » et poursuit : « Une œuvre mineure produite par le cinéma libanais » « *Vers l'inconnu* m'a paru sensiblement supérieur à sa réputation. Bien qu'il s'agisse d'un film de propagande visant à décourager les jeunes libanais d'émigrer au Brésil, l'argumentation-parfois naïve et rudimentaire-s'accompagne d'un reportage vériste sur la vie quotidienne dans une agglomération dont les collines dominant un admirable paysage marin. Scènes de la vie locale, coutumes, cérémonies traditionnelles, danses populaires sont observées avec une grâce tendre. Comme l'intrigue s'efface presque devant les éléments réels, le rythme lent convient aux intentions poétiques et descriptives du metteur en scène lequel se nomme – il n'y peut rien – M. Nasser ». ⁵

« Nasser », un nom de famille dont l'Occident se méfie ?

Pourquoi le nom de ce metteur en scène pose un problème pour certains critiques Français ? Dans « France Soir », on peut même lire : « un certain Nasser, tel est le résultat déprimant de ce festival ». L'épellation de Nasser rappelle à ces critiques le nom du président égyptien Gamal Abdel Nasser qui avait nationalisé le canal de Suez en 1956. Israël, la France et la Grande-Bretagne attaquent alors les troupes égyptiennes pour préserver leurs intérêts.

⁵ Louis Chauvet, *Le Figaro*, 8 mai 1957.

L'ONU exige cependant l'arrêt des hostilités et le départ des troupes d'invasion sous menace d'une intervention soviétique et américaine. Le président Abdel Nasser sort gagnant de cette bataille. Il devient un symbole arabe et du tiers-monde face au colonialisme à une époque où les deux empires coloniaux britanniques et français vivaient la fin de leurs jours pour céder la place à un autre genre de colonialisme mené par les USA et l'URSS dans le cadre de la guerre froide. Ainsi cette susceptibilité excessive vis-à-vis du nom de Nasser se manifeste-t-elle à une époque où la France s'obstine aussi à poursuivre violemment sa bataille perdante pour garder l'Algérie. Mais mis à part cette histoire de nom, Georges Nasser reçoit les compliments du grand cinéaste américain George Stevens qui avait accumulé les succès dans les années 50 avec des films comme « A place in the sun » et « Shane ». L'auteur-réalisateur Marcel Pagnol félicite Nasser en s'écriant : « Monsieur Nasser, mais qu'est-ce que vous avez fait ?! Un film de chez moi, de la Provence ! ». Grâce à « ILA AYN ? », le Liban figure désormais dans le dictionnaire du cinéma mondial et le nom de Georges Nasser dans le dictionnaire des cinéastes de Georges Sadoul. Le film est présenté également aux festivals de Moscou et de Pékin.

LA DIFFICILE SORTIE DE « ILA AYN ? » AU LIBAN

Préjugés culturels

De retour au Liban, Georges Nasser s'attend à un accueil officiel puisqu'il a représenté le Liban au festival de Cannes. Mais comme d'habitude, les préoccupations du ministère de la culture sont ailleurs. De même, Nasser découvre que ce n'est pas tellement facile de trouver une salle de cinéma prête à projeter un film d'auteur libanais. Les salles de cinéma projettent des films américains, français, anglais, italiens et arabes. Et quand on parle de cinéma arabe, c'est principalement le cinéma égyptien. « Ila Ayn ? » finit par sortir le 27 Janvier 1958, dans une salle spécialisée dans la projection des films arabes, le cinéma Opéra à Beyrouth. Le film sort également dans la salle prestigieuse du cinéma Colorado à Tripoli.

Dans le milieu tripoliteain, on s'enthousiasme pour aller découvrir le film de ce cinéaste tripoliteain qui a fait ses études à Hollywood. « Ila Ayn ? » reste à l'affiche pendant deux semaines.

Le film a coûté 129 mille livres⁶ libanaises de l'époque, soit le double du budget d'un film libanais ordinaire mais les recettes du film n'ont pas pu dépasser les 57 mille livres. Comment expliquer cet échec commercial ? Nasser a toujours considéré que son film n'a pas été vu par une partie du public local qui suivait les films occidentaux mais snobait les films arabes tandis que le public des films arabes était surtout habitué aux films égyptiens remplis de chansons et de danses. Et voilà un film libanais réaliste qui se présente sans aucune vedette de la chanson, ponctué par un rythme lent et abordant un sujet social. La tâche semble bien difficile.

Un film d'auteur

« Ila Ayn ? » correspond justement à ce qu'on appelle le film d'auteur qui a toujours des difficultés au box-office comparé aux films grand-public. Cette notion est présente plus que jamais bien qu'il y ait quelques exceptions. Mais il ne faut pas aussi présenter les films égyptiens de l'époque dans une vision réductrice en oubliant que les années 50 ont vu l'émergence d'une nouvelle génération de cinéastes égyptiens comme Salah Abou Seif, Youssef Chahine et Tewfic Saleh qui ont excellé dans le film social issu de la réalité égyptienne. Si le premier film de Tewfic Saleh « Darb el Mahabil » (« La Ruelle des Fous » 1955) écrit par Naguib Mahfouz a lui aussi connu un échec au box-office vu qu'il abordait la pauvreté et la réalité quotidienne, d'autres films de cette même génération ont connu un grand succès sans nécessairement contenir des chansons et des danses mais tout en se basant sur un casting de vedettes qui a attiré le public. C'est le cas, par exemple, du film de Youssef Chahine « Sera' fil-wadi » (« Ciel d'enfer » 1954) avec Faten Hamama, Omar Sharif et Farid Chawki. On se souvient encore à Tripoli du succès de ce film sorti au cinéma Rivoli : Malgré certains aspects propres au film noir, le casting solide et la représentation du milieu paysan lui confèrent une dimension plutôt poétique.

Faiblesses et authenticité du film

Dans « Ila Ayn ? », il manque justement une présence charismatique qui ne soit pas nécessairement une vedette puisque certains grands films néoréalistes ont eu du succès avec des acteurs peu connus comme c'est le cas du « Voleur de bicyclette » (1948) de Vittorio de Sica écrit avec Cesare Zavattini. Il manque aussi à « Ila Ayn ? » une certaine spontanéité nécessaire dans un film de ce genre afin d'éviter d'avoir des acteurs récitant un dialogue qui semble parfois basique et explicatif.

⁶ À l'époque, ce montant équivalait à 50 000 \$ US environ - NDLR.

Quant à l'exercice difficile de faire vieillir les acteurs, il n'est pas réussi : le maquillage rappelant davantage celui du théâtre semble avoir tué le réalisme⁷. La musique de Toufic Souccar est fidèle aux normes du mélodrame. En dépit de toutes ses faiblesses, le film reste unique comparé aux autres films libanais de l'époque. Effectivement, le regard du cinéaste et l'utilisation qu'il fait du langage cinématographique lui permettent de reproduire la réalité contrairement aux réalisateurs libanais de cette même époque.

« ILA AYN ? », SURVIVANT DU CINÉMA LIBANAIS

« Un jour, lorsque tous les films réalisés au Liban entre 1957 et 1967 seront morts et enterrés, « Ila Ayn ? » de Georges Nasser restera seul survivant » écrit en 1967 Samir Nasri. Dans une certaine mesure, Samir Nasri avait raison si on considère que « Biyaa al Khawatem » (« Le vendeur de bagues », 1965) et « Safarberlek » (1967) sont des films libanais écrits par les frères Rahbani mais respectivement réalisés par Youssef Chahine et Henri Barakat⁸ qui ont des origines libanaises (shawam) mais de nationalité égyptienne. « Garo » (1965) de Gary Garabédian résiste difficilement au temps vu que son approche réaliste est gâchée par les aspects non maîtrisés du film d'action.

Cette même année, le Centre National du Cinéma au Liban organise le festival du cinéma libanais pour récompenser les films libanais produits durant les dix dernières années, Georges Nasser remporte le prix du meilleur réalisateur pour « Ila Ayn ? » tandis que le prix du meilleur film est remis à Youssef Chahine pour « Biyaa al Khawatem » (« Le vendeur de bagues » – 1965).

Un authentique film fondateur

Donc « Ila Ayn ? » est un film fondateur « patriotique » dans une certaine mesure vu qu'il prône l'attachement à la terre et la lutte contre l'émigration. Il est à noter aussi que le film sort sur les écrans libanais à la veille d'une première guerre « civile », en 1958 oubliée qui semble être une petite répétition de la guerre civile qui sera déclenchée

⁷ Georges Nasser reconnaît dans son entrevue avec Ghassan Koteit que le maquillage dans le film n'a pas fonctionné surtout les effets de vieillissement du père. « Vingt ans plus tard, sa barbe devait être plus blanche, sa peau ridée, surtout après les mésaventures et les malheurs de l'immigration. Mais nous n'avions pas les produits pour blanchir la barbe, et le résultat n'est pas à la hauteur ». Ghassan Koteit, *op. cit.*, p. 110.

⁸ Barakat a aussi réalisé l'excellent « Bint el Hares » (« La Fille du Gardien », 1968).

en 1975. De plus, à cet égard, il est intéressant de rappeler qu'à la veille de la guerre de 1975 est présenté « Beyrouth Ya Beyrouth », le premier long métrage de Maroun Bagdadi alors jeune cinéaste, un autre film qui ouvre un nouveau chapitre sauf que cette fois, la formule libanaise semble complètement ébranlée. On est bien loin de ce qu'on a appelé « le miracle libanais » et quand on refuse de porter les armes, l'émigration se présente comme l'unique échappatoire.

« *Ila Ayn ?* », *le retour*.

Pendant de longues années, personne n'a plus revu « *Ila Ayn ?* ». Lorsque j'ai rencontré la première fois Georges Nasser en 1995, il avait de l'amertume de ne pas avoir une copie du film qui n'avait jamais été édité en vidéo. En écrivant mon livre sur l'histoire du cinéma libanais entre 1995 et 1996, je n'avais que des témoignages et des articles de presse avec des photos. « *Ila Ayn ?* » semble avoir rejoint les premiers films libanais disparus. Mais c'est la cinéaste Joanna Hadjithomas, nièce d'Elfteriadis, détenteur des droits du film qui va retrouver finalement les copies de « *Ila Ayn ?* » à Paris.

En 2003, je collabore avec la Fondation Liban Cinéma pour mettre en place une rétrospective de films libanais dans le cadre du Festival du Cinéma Européen. « *Ila Ayn ?* » est certes en tête de liste et depuis, sa projection sur grand écran est, à chaque fois, un voyage dans le temps, dans un Liban qui n'existe plus comme dans un conte qui se déclenche par la célèbre formule : « Il était une fois ». Mais le moment le plus magique sera en 2017 lorsque « *Ila Ayn ?* » en version restaurée est sélectionné de nouveau au festival de Cannes dans la section Cannes Classics à l'occasion de la célébration du 70ème anniversaire du Festival de Cannes. Le remarquable documentaire biographique « Un certain Nasser » (2017) d'Antoine Waked et Badih Massaad se termine justement sur les plans de Georges Nasser de nouveau à Cannes. Un très grand moment d'émotion s'ensuit. Le délégué général du festival, Thierry Frémaux présente « *Ila Ayn ?* ». Nasser lui dit que ce film a placé le Liban sur la carte cinématographique mondiale. À la fin de la projection, Nasser, entouré par un public qui l'applaudit, est très ému. Le pionnier est retourné à ses débuts et son film est complètement sorti de l'oubli. En 2018, « *Ila Ayn ?* » sort en salle à Beyrouth au cinéma Metropolis 60 ans après sa sortie dans les cinémas Opéra et Colorado. La même année, Le film sort également en DVD en même temps que le documentaire « un certain Nasser ». Georges Nasser peut alors quitter tranquillement la scène, le 23 Janvier 2019.

« LE PETIT ÉTRANGER » : UN FILM BIEN ÉTRANGE

En 1961, Georges Nasser enchaîne avec « Le Petit Étranger », un film « coming of age » qui raconte l'histoire d'un garçon de 14 ans qui veut sortir de l'enfance et être admis dans le monde des adultes. Son rêve est de devenir aviateur. Le cast comprend Vasso Gabriel, un garçon qui travaillait dans un café à Beyrouth et qui devient la vedette du film interprété par Laura Azar, Chakib Khoury et Gaston Chikhani.

Une nouvelle aventure

Le tournage se déroule dans différentes localités : Anfeh, Chekka, Beyrouth, Khaldeh et la plaine de la Békaa. Le film est produit par Mario Aractingi qui semble vouloir rivaliser avec Nasser sur la paternité du projet vu qu'il a investi son propre argent dans le film. Une tension se manifeste plusieurs fois entre les deux hommes sur le plateau puisqu'Aractingi est davantage un financier qui ne connaît pas vraiment les règles du métier.

En Mars 1962, Aractingi convie les journalistes pour leur parler du « Petit Étranger » qui vient d'être sélectionné au festival de Cannes prenant ainsi la même voie que « Ila Ayn ? ». La revue « Cinés D'orient » est présente. Son correspondant Alain Plisson rapporte les propos de Aractingi qui déclare : « il faut aider le jeune cinéma libanais »⁹ mais c'est bien surprenant de remarquer que dans cette rencontre journalistique, il n'y a aucune mention du nom de Georges Nasser. Le seul autre nom mentionné est celui de Bob Azzam qui a composé la musique du film. Aractingi déclare aux journalistes que le film a coûté 200 000 livres libanaises, soit le quadruple du budget des films produits habituellement au Liban. Il précise que le film est en version française « pour permettre l'exploitation du film sur tout le marché européen ». L'optique du « producteur » est de traiter de sujets universels pour atteindre le marché mondial tout en oubliant la formule énoncée par Jean Renoir : « Plus c'est local, plus c'est universel ».

Paradoxes de l'identité culturelle

Le choix de faire un film libanais en français est tellement fatidique qu'il apparaît pire que le choix du dialecte égyptien dans la majorité des productions faites au Liban dans les années 60. Suite à la nationalisation du cinéma en Égypte en 1962, des cinéastes égyptiens et libanais vont tourner désormais leurs films au Liban, en dialecte égyptien. Entre français d'une part et égyptien ou parfois bédouin d'autre part,

⁹ *Cinés D'orient*, 31 Mars 1962.

c'est un problème d'identité qui se manifeste. Un Liban occidental ou arabe ? Ou tout simplement un Liban qui produit un cinéma sans identité. Le tournage se fait en français et le doublage se fait à Paris avec des acteurs français. Mais qui sont ces personnages et dans quel contexte évoluent-ils ? Où sommes-nous ? Est-ce que la projection du film à Cannes va prouver cette « universalité » ?

Cannes 1962 : récupération et échec

De nouveau, Georges Nasser a l'honneur d'être en compétition avec des films qui vont marquer l'histoire du cinéma notamment : « Cléo de 5 à 7 » d'Agnès Varda, « Divorce à l'Italienne » de Pietro Germi, « L'Eclipse » de Michelangelo Antonioni, « L'Ange exterminateur » de Luis Buñuel et « Procès de Jeanne D'arc » de Robert Bresson. Le jeune acteur Vasso Gabriel est porté par Glenn Ford et Ricardo Montalban devant les photographes. Une journaliste écrit dans « L'Aurore » : « Ce festival est un festival d'acteurs enfants. Si le jury veut donner un prix à un acteur enfant, Vasso Gabriel aura le premier prix ». La critique française est cependant sévère envers le film. En parallèle, la tension est tendue entre Nasser et Aractingi qui veut ajouter des plans érotiques et qui finit par reprendre le contrôle du film. Il change son titre, ajoute des scènes érotiques et enlève le nom de Georges Nasser ! Le film ne sortira pas au Liban. Nasser reconnaîtra que c'est un échec.

Lille 2007 : un passé qui revient

Du 26 Juin au 1er Juillet 2007, une rétrospective de vingt films est consacrée au cinéma libanais à Lille, dans le nord de la France. Dominique Olier, directeur du Festival International du Film Indépendant de Lille m'invite alors afin de présenter mon nouveau film : « La Guerre de la Paix » et de donner une conférence sur le cinéma libanais. Durant la préparation, il m'annonce qu'il a pu retrouver la copie originale du « Petit Étranger » dont la projection va être l'évènement majeur du festival. Effectivement c'est un évènement très particulier d'être aux côtés de Georges Nasser et de partager avec lui la découverte de son film disparu depuis 1962.

Nasser est très ému de se redécouvrir en tant que cinéaste. Avec « Le Petit Étranger », il a évidemment développé tout son langage cinématographique. On sent bien l'influence technique américaine, la recherche poétique et les mouvements de caméra élaborés. Il y a un amour du cinéma mais il y a aussi un malaise d'être devant un film en français qui n'est pas français et qui n'est pas libanais non plus. Nasser

déclare d'ailleurs au journal « Nord Eclair »¹⁰ : « J'ai compris vite qu'avant d'être international, il faudrait être national ». Cette leçon de cinéma est valable jusqu'à nos jours. Je la partage souvent avec certains étudiants qui, déconnectés du réel aboutissent à des produits bâtards.

AL MATLOUB RAJOL WAHAD (« IL SUFFIT D'UN SEUL HOMME »), LE DERNIER FILM

Alors que le Liban profite de la nationalisation du cinéma égyptien et que la production locale se développe atteignant environ 20 longs métrages par an vers le milieu des années 60, la qualité du film libanais se dégrade à l'exception de quelques titres, devient synonyme de médiocrité.

Une critique acerbe

Samir Nasri écrit encore en 1967 : « Georges Nasser tourne des bandes de trois minutes à la gloire d'une marque d'automobiles, d'eaux gazeuses et de boîtes de conserves. Chaque artiste travaillant dans ce pays doit en rougir » En effet, Nasser va tourner des documentaires sur commande et des films publicitaires (plus de 150 pubs) tout en continuant à écrire des scénarii et à rêver de grands projets. Il évite ainsi d'entrer dans les combines abracadabrantes des films des années 60 tout en participant à la création du syndicat des cinéastes au Liban qu'il présidera plusieurs fois entre les années 60 et 90.

En 1974, il réussit finalement à tourner un nouveau long métrage socio-politique en Syrie intitulé « Al Matloub Rajol Wahad » (« Il suffit d'un seul homme ») en dialecte syrien. Le film, écrit par Elias Makdessi Elias, est produit par le syndicat des artistes en Syrie. Il est interprété par Habiba (Gladys Abou Jaoudé), Eghra', Ghassan Matar et Adib Kaddoura.

Israël et les Arabes

Dans un village syrien, Moussa Beik apparaît comme le despote qui règne sur la région, exploite les réfugiés, sème la zizanie entre les familles et encourage la vendetta pour élargir son territoire et asseoir son pouvoir. On demande un seul homme pour l'affronter mais les hommes du village s'entretuent. Cependant Farès (Ghassan Matar) refuse de céder et mène bientôt la lutte comme un cowboy sorti d'un film western. Devant la lâcheté de la majorité des hommes, les femmes apparaissent plus courageuses et celle qu'on considère comme la folle du village est la plus clairvoyante. Dès les premiers dialogues, surtout les phrases dites

¹⁰ « Un festival en paix », *Nord éclair*, 1^{er} Juillet 2007.

par Moussa Beik, on comprend que ce dernier représente en quelque sorte Israël alors que les habitants sont les Arabes qui s'entretuent au lieu de s'unir et d'affronter la mainmise et l'expansionnisme de Moussa Beik. Les ouvriers réfugiés qui sont obligés de travailler au service du Beik après avoir perdu leur terre représentent les réfugiés palestiniens. Il n'existe alors qu'une solution : se débarrasser de Moussa Beik, voire de son successeur Yaacoub Beik (tous les deux ont des noms bibliques) pour retrouver l'unité et reconquérir la terre. Ce n'est pas la première fois qu'une production syrienne aborde le conflit israélo-arabe. Il suffit de citer deux films importants produits par le secteur public syrien qui sont entrés dans la liste des meilleurs films arabes. Le premier est l'incontournable « Al Makhdou'oun » (« Les Dupes » – 1972) réalisé par le cinéaste égyptien Tewfic Saleh d'après le roman de Ghassan Kanafani, « Des hommes dans le soleil », tandis que le deuxième est « Kafr Kassem » (1974), premier long-métrage du cinéaste libanais Borhane Alaouié. L'approche de Saleh et de Alaouié permet une entrée en matière complexe caractérisée par le réalisme, l'esprit d'analyse et la satire.

Un « western » Proche-Oriental

Georges Nasser aborde malheureusement le sujet à la manière d'un western au lieu de retourner à l'approche réaliste qui l'avait distingué des autres dans « Ila Ayn ? ». Nasser semble vouloir réaliser un western similaire aux films qui ont imprégné sa jeunesse. Plusieurs éléments sont réunis pour concrétiser le genre : la musique, les plans de Farès sur son cheval, un découpage rapide sur les visages jusqu'à arriver à la scène finale du duel qui finit par devenir une sorte d'affrontement auquel participent plusieurs protagonistes. Les faiblesses techniques (surtout au niveau des bruitages du son et des effets spéciaux pour simuler le sang) ainsi qu'une direction très arbitraire des acteurs et des flash-back mal placés finissent par affecter le film dans son ensemble. Alors que dans les années 70, on parle d'un cinéma arabe alternatif et qu'on assiste à des œuvres cinématographiques engagées bien intéressantes, Nasser semble se tromper une nouvelle fois après « Le Petit Étranger » en adoptant un regard plus occidentalisé, lui qui était plutôt pionnier dans l'art d'aborder le réel avec un langage qui lui est propre. D'ailleurs, seules les quelques scènes qui échappent au western dans « Il suffit d'un seul homme », comme lorsque les ouvriers chantent ou lors des condoléances, sont les plus intéressantes. Le film sort en Syrie en 1977. Ce sera le dernier film de Georges Nasser alors que le Liban est entré

depuis 1975 dans une guerre civile qui va permettre l'émergence d'une nouvelle génération de cinéastes bien engagés qui vont affronter le réel et faire parvenir leurs films à Cannes et ailleurs.

GEORGES NASSER : LA FIGURE DU PÈRE

Georges Nasser occupe la figure du père qui va poursuivre sa lutte pour créer un fond de soutien pour le cinéma et pour organiser le syndicat des cinéastes. Il continuera aussi à réaliser des documentaires sur commande et des films publicitaires avant de se lancer dans l'enseignement du cinéma à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts (ALBA) à partir de 1993. Une mission qu'il va accomplir pendant environ 25 ans, s'investissant dans l'accompagnement des étudiants qui suivent des chemins divers.

Retrouvailles à Tripoli

En Mai 2017, je rencontre Georges Nasser dans sa ville natale de Tripoli à l'occasion du Tripoli Film Festival. Nasser est le président honoraire du festival organisé par Elias Khlaf qui consacre son édition de 2017 au grand pionnier. Je fais partie du jury avec Philippe Aractingi, Julia Kassar, Sam Lahoud et Ahmed Chawki. Khlaf nous demande d'être à ses côtés pour remettre le « Lifetime Achievement Award » à Georges Nasser. Nous sommes avec le père pionnier dans sa propre ville, cette même ville où il est allé avec sa mère regarder « Gone with the Wind » au cinéma pour affronter ensuite tous les vents et faire lui-même son propre cinéma. C'est à Tripoli que les gens se sont rassemblés pour voir une équipe de cinéma dirigée par un Tripolitain en train de tourner devant le Sérail en 1956. C'est au cinéma Colorado qu'il y avait une grande difficulté à trouver une place pour assister à la première de « Ila Ayn ? » en 1958. Au café Negresco, Georges Nasser a laissé sa place vide. En face du café, l'immeuble du cinéma Palace est délabré mais dans l'appartement de Nasser, il y a encore quelques photos en noir et blanc, parmi lesquelles celle d'un jeune Georges souriant. La projection va commencer...